

MODÉNATURES

– Je ne vois là rien d'étrange, Dexter, répond Simone en enfilant son peignoir. Vraiment. Quoi de plus normal de rêver d'un peintre en train de peindre quand on est peintre soi-même ?

Dexter reste un moment sans répliquer, les yeux rivés sur sa palette.

– D'accord avec toi, finit-il par dire. Mais admets que la fin est extraordinaire ! Lorsqu'il a terminé sa séance de peinture, je le vois nettoyer ses pinceaux, ses brosses. Puis il range l'atelier. Il se lave les mains, les essuie soigneusement. Et d'un coup, comme si de rien, je vois ses mains se détacher de ses poignets, tomber dans le lavabo en gesticulant comme des araignées...

– Oui. C'est assez bizarre.

Dexter finit par pousser son chevalet sur le côté, lève la tête vers Simone en train de se brosser les cheveux. Au travers du grand miroir, la vieille femme l'observe d'un œil amusé.

– Assez bizarre ? rétorque-t-il. Ce rêve te paraît juste assez bizarre ? Moi je le trouve plein d'étrangeté !

– Et cette étrangeté t'inquiète ! Voyons, Dexter...

– Oui. C'est exactement ça !

Simone part d'un grand éclat de rire. Elle a l'habitude des contradictions, des revirements de pensées de Dexter depuis quinze ans qu'elle est son modèle exclusif. Mais le savoir inquiet à cause de l'étrangeté d'un rêve... « Vraiment ! Le tableau que tu es en train de faire a plus d'étrangeté que tous les songes de ta vie ! » pense-t-elle sans vouloir l'exprimer. Elle regarde un temps Dexter assis

sur sa chaise, la palette pendue au bout de l'index comme une muleta, et ses yeux vifs qui la fixent au travers du miroir. Elle perçoit toujours cette audace teintée d'arrogance que quelques rides affirment. Cette même fougue d'il y a quinze ans, cette même folie que l'âge a rendue plus clairvoyante. Cependant Simone y discerne aussi un reflet de désarroi. Il semble réellement préoccupé. Elle finit par le rejoindre et se campe derrière lui.

– Ce n'est qu'un rêve parmi tous tes rêves après tout, susurre-t-elle.

– Ça me perturbe terriblement, tu sais. marmonne-t-il. Il y a quelque chose d'irrésolu là-dedans.

Il ne quitte pas des yeux le miroir où se reflètent sa silhouette et les mains de Simone qui s'est enquis de lui masser les épaules. Elle a le regard incliné vers la toile posée sur le chevalet. Une toile presque achevée.

– Cela fait quatre mois qu'on travaille d'arrache-pied sur ton tableau, reprend Simone sans quitter le tableau des yeux. Et tu es à la veille de le terminer. Et, comme à chaque fois, ton inconscient se rebiffe, fait un peu le malin. Je te connais bien là, Dexter Ward ! Tu n'as jamais aimé ce moment où il va falloir que tu quittes ta toile.

– Je ne crois pas que ce soit ça, Simone, rétorque-t-il. J'accepte d'arrêter parce qu'il le faut. Il est nécessaire d'abandonner la toile à sa vie sans plus rien y mettre. Même si elle n'est pas parfaite, qu'il faudrait remanier certaines choses. Même si en arrêtant, j'ai toujours ce sentiment que le véritable travail allait commencer pour moi. J'arrête et je l'accepte comme les rêves qui accompagnent

toujours cet abandon. Cependant, ce qui rend étrange ce rêve-là, Simone, c'est que je suis certain de l'avoir déjà fait.

– En es-tu sûr ?

– Bon sang oui ! Mais ça doit remonter à trente ans au moins !

Simone suspend ses gestes et regarde fixement Dexter au travers du miroir.

– Tu avais quel âge ? dix-sept ? dix-huit ans ? À mon avis, c'est l'approche de la cinquantaine qui te turlupine. Inconsciemment, tu refuses l'échéance du demi-siècle, et tu veux y échapper en te rêvant comme si le temps était à venir.

– Non, Simone ! Non, non, et NON !

Dexter se lève d'un bond de son siège, se met à tourner en rond autour de son chevalet, sans plus se préoccuper de Simone.

– Ce matin, les atmosphères ont persisté longtemps après que je me sois levé et totalement réveillé. J'ai même un goût de Drum qui traîne encore au fond de la gorge. C'est pour te dire ! C'est obsédant ! Se voir dans son atelier... C'était bien mon atelier, aménagé dans la cave. Celui dans lequel j'avais l'habitude de peindre il y a trente ans ! Rue Madame ! Les murs en briques rouges, la moquette rase et grise, les lucarnes bouchées d'un carton... Les odeurs de tabac froid, de pierres humides piquées de médium vénitien... Et puis le chevalet bien calé au milieu de l'espace juste en dessous du néon. Avec à sa gauche la petite servante à roulettes sur laquelle les tubes s'agglutinaient en vrac contre les pots de yaourts en grès remplis de siccatif, d'huile de lin. Avec à sa droite, le rectangle de verre plaqué sur la console fixe, où dansaient des ronds d'huile colorés. Et assis sur la chaise à roulettes, éclairé par le néon blafard, bien en face de moi... : Moi ! avec trente ans de moins, en train de me peindre ! Je me suis vu en train de me peindre, Simone ! Tu com-

prends ? J'étais à la fois le sujet, l'exécutant, et l'œuvre !

– Bon sang Dexter, arrête ! C'est schizophrène ton truc !

Mais Dexter ne veut pas arrêter. Il continue de tourner autour du chevalet, puis, sans prévenir, se place en face du grand miroir qui court sur toute la hauteur du trumeau.

– Tu sais, Simone, dit-il en fouissant avec insistance dans le reflet de son visage, je me demande si au fond il n'existerait pas une part de moi qui serait autonome. Un bout de moi indépendant, libéré des sollicitations du réel, qui se laisserait aller à créer par lui-même. Un Je qui observerait ce que je fais comme si j'étais un spécimen, un modèle, et qui fabriquerait ses propres œuvres. Des œuvres secrètes, invisibles à mon regard, indolents à mes sens...

Simone disparaît derrière le paravent. Dexter n'entend plus que sa voix.

– Tu te trifouilles déjà assez la cervelle quand tu peins. Ne va pas compliquer ce qui n'est déjà pas simple.

– Ce rêve m'a remué, Simone ! Vraiment secoué. Et puis, c'est un concept qu'il n'est pas si compliqué d'imaginer : des œuvres me représentant peint par un autre Moi. Un Moi passé qui me peint présent...

– Je est un autre, Dexter.

– Ah oui ? Eh bien, si Je est un autre, Rimbaud était un con !

Cela fait trois nuits d'affilée que ce rêve absurde vient le visiter. C'est devenu une obsession à laquelle Dexter ne peut se soustraire. L'atelier, toujours le même. Les petites dessertes à leur place, les tubes, les pinceaux, les pots de yaourts

en grès... Le néon blafard... Et cette odeur de tabac froid mêlée à l'humidité des pierres piquée de médium vénitien...

« Non c'est faux ! » rumine-t-il pour s'échapper, le regard plongeant dans son mug rempli de café. « C'est faux. Simone a raison. Sans doute la cinquantaine, et puis Rimbaud n'est pas con. Mais bon sang ! Qu'est-ce-que cela peut bien vouloir signifier ? »

Les dernières séances qu'il a passées sur son tableau ont été lourdes. Simone était venue comme à son habitude, avait posé de façon parfaite, anticipant les moindres postures qui se faisaient jour dans son esprit, sans qu'il ait eu besoin de parler. Quatre mois passés sur le même tableau avaient fini de les roder à se comprendre dans le silence de l'atelier. Oui, l'osmose entre elle et lui avait été parfaite.

Cependant lui, il s'était senti besoin la toile avec des doigts empesés de lenteur, un œil tourné en dedans de lui et des sens en dormance. Il avait peint comme de côté.

« Simone a raison » répète-t-il encore, sentant les odeurs imaginaires refaire surface.

Cette nuit, il a essayé d'établir un contact vers son jeune parangon. Mais étant réduit à une simple figure peinte, il ne pouvait que regarder droit devant lui sans pouvoir ciller la moindre paupière. Ses lèvres étaient serrées dans un rictus de défi et ses mains, à peine esquissées, tenaient fermement ce qui semblait être une ébauche de palette repue de couleurs, agrémentée d'un couteau suintant de Véronèse.

Malgré sa condition d'œuvre soumise au vouloir des regards, Dexter avait remarqué une légère différence cette fois-ci. Une chose qui ne lui était pas apparue les nuits précédentes. C'était imperceptible, mais quelque chose avait changé. Ce n'était pas dans l'atelier, ni dans la disposition des cho-

ses. Non. C'était sur la toile. Là même où Dexter était incapable de la moindre manifestation. Le peintre avait commencé à ébaucher une autre figure. Dexter était incapable de savoir si cette figure à peine amorcée était proche de la sienne, si elle était à côté de lui, derrière lui... Il avait seulement senti sa présence ténue. Elle semblait familière, mais il avait eu beau chercher quelle figure son double était en train de peindre, il était resté dans l'expectative. « Peut-être peint-il un autre Moi plus jeune, un autre Je plus vieux encore. Peut-être peint-il les variations de mon ego... » pense-t-il. « Comme le tableau des Modénatures de Simone que je suis près de terminer... »

Le grincement de la porte de l'atelier, contiguë à la cuisine, l'arrache à ses réflexions. Son œil s'égare vers l'horloge qui surplombe le vaisselier. Neuf heures trente. « Simone vient d'arriver » pense-t-il avec appétit. « Dernière séance aujourd'hui. Peut-être aujourd'hui... Sûrement aujourd'hui ! Il faut savoir s'arrêter, bon sang ! »

Il finit par se lever de sa chaise. Avant de rejoindre Simone dans l'atelier, il lui prépare un mug de café. « Les modénatures de Simone » marmonne-t-il en visualisant son tableau. Plusieurs nus de Simone s'y déclinent dans un ballet subtil. Roulis des corps, regards graves, malicieux, durs et légers tour à tour, lèvres qui parfilent l'étendue de la toile. Et ces mains suspendues qui rythment l'ensemble de l'espace d'une scansion gracieuse.

« Les modénatures... » se répète-t-il en rentrant dans l'atelier. Simone est en peignoir, debout face à la toile. Dexter la rejoint, lui tend le mug qu'elle prend sans le regarder.

– Que pourrais-tu retoucher de plus ? Lui demande-t-elle d'une voix posée. Ton tableau est très bon comme il est Dexter.

– Tu as raison, Simone, répond-il en déposant un peu de Véronèse sur sa palette. Tu ne poseras

pas aujourd'hui. Mais reste en peignoir et assieds-toi à mes côtés, le temps que je termine. Il me reste une chose à rajouter à ces « Modénatures ».

Cependant que Dexter plonge un couteau dans la peinture, Simone s'assoit, un sourire en coin.

– Je ne vois vraiment pas ce qui peut manquer à ce tableau, dit-elle d'un ton taquin.

– Mes mains, répond-il, l'œil rivé sur la toile. Juste mes mains.



Ferdinand Desnos

